



LE BAL DE L'INTERNAT

Donc on s'est amusé, on a gobeloté dru, rigolé ferme; et, seul, croyons-nous dans toute la presse, le *Cri du Peuple* a eu le courage, grave et triste, d'aller, un flambeau en main, dans la nuit complaisante qui enveloppe et cache toutes les fins d'orgie, compter les victimes de cette énorme joie.

Au surplus, de ce courage qui nous fait dire très haut, d'une voix très tranquille, ce que les autres hésitent à prononcer, nous ne concevons nul orgueil. Pourquoi? Parce qu'il ne s'agit point d'être fier de cette chose si simple : faire son devoir. Tout au plus ne pouvons-nous nous défendre d'un certain étonnement douloureux lorsque, regardant autour de nous, nous nous voyons seuls, là où il faudrait que tous fussent.

Il eût été bon cependant qu'une protestation unanime fût énergiquement formulée. Car le silence fait autour de certains attentats, est com-

plaisance, à l'air d'acquiescer, de consentir. C'est pourquoi nous parlons.

Non pour raconter à nouveau les faits. A quoi bon? Ils sont connus. Les lettres insérées à cette même place ont raconté ce qui s'est passé, l'autre soir, à Bullier. Il y a des choses qu'on ne pourrait dire par le menu sans se salir soi-même. Ça a été ignoble. Passons.

Mais nous avons pour ainsi dire l'obligation de mépriser sans phrases les ivrognes dont nos correspondants indignés ont raconté la crapuleuse bestialité, nous ne pouvons oublier qu'il y a eu des victimes.

Pauvres femmes! Elles n'étaient point venues, elles, à ce bal, pour s'amuser. Oh! non! Courbées sous le poids des iniquités sociales qui nous écraseront tous, tant que nos épaules ne seront pas définitivement lasses du fardeau trop longtemps accepté, n'ayant que ce moyen de gagner leur vie, elles étaient venues pour travailler. Ereintées, mornes, forçant à sourire leurs lèvres lourdes d'écoeurement, elles accomplissaient autour de l'orchestre essoufflé, leur lente et monotone promenade, faisant de l'œil au hasard, poussant du coude tout homme qui les frôlait, et ne songeant, certes, qu'à la volupté de dormir, allongées dans le lit, le plus loin possible du michet, une fois la besogne faite.

Autour d'elles, on brailait. Mais habituées à ce débordement d'inepties et d'ordures gueulées à pleine voix, elles n'y faisaient guère attention. Tout à coup, des mains les saisissent, les terrassent, les emportent... Ah! je l'ai dit, je ne raconterai rien. Plusieurs de ces malheureuses ont été prises de crises de nerfs. Une, au moins, est encore, à l'heure qu'il est, alitée, malade de la terreur éprouvée, le corps couvert de contusions et d'ecchymoses.

Ils vont bien quand ils s'amuse-
ment, messieurs les étudiants.

Entendons-nous. La quantité de protestations que nous avons reçues, montre seule qu'il serait souverainement injuste de faire retomber sur tous les étudiants la responsabilité de ces infamies. Puis il est constant que dans la salle même de Bullier, il y a eu des indignés, qu'on en est venu aux mains entre étudiants. — C'est bien : que les coupables seuls soient flétris.

Et encore que l'on fasse attention à leur inconscience. Savent-ils au juste ce qu'ils font? Non. Ils sont stupides. On les a rendus tels. On leur a répété sur tous les tons qu'ils sont « l'élite de la jeunesse française », qu'ils « marchent en tête de la nation ». A chacun de leurs scandales, il s'est trouvé des gens posés, sérieux, respectables, pour réfuter toutes les récriminations, toutes les plaintes, par ces mots, sans cesse et sans cesse remâchés sottement : — Il faut bien que les jeunes gens s'amuse-

Oui, n'est-ce pas? Parbleu! Quand bien même quelqu'une des malheureuses qu'ils ont torturés l'autre soir devrait en rendre le souffle. Bah! après tout, ça ne ferait qu'une fille publique de moins. La belle affaire! L'important, c'est que ces petits messieurs de la bourgeoisie s'amuse-

Qu'y faire? Essayer de leur faire comprendre la bassesse de leur conduite? Peine perdue. Ils ne comprendraient pas. Demander contre eux l'intervention de la force publique? Allons donc! Vous voulez rire!

Seulement, puisque ce sont des privilégiés, des riches, fils de riches, des jeunes gens ayant eu, dès le berceau, toutes les facilités de la vie, l'instruction, le bien-être, le luxe; puisque ce sont eux qui descendent à ce degré d'ignominie, que cela nous confirme dans la conviction où nous sommes qu'il faut que disparaissent tous les privilégiés avec leur cortège de vices, l'infamies et de crimes.

Lucien Victor-Meu-
nier.